

Quatre-vingts ans plus tard: le front 14-18 en Flandre

« Je ne peux pas oublier la guerre », écrivait Jean Giono vingt ans après l'avoir vécue comme soldat de deuxième classe dans la sixième compagnie du cent quarantième régiment d'infanterie. « Nous avons fait les Éparges, Verdun-Vaux, Noyon-Saint-Quentin, le Chemin des Dames, l'attaque de Pinon, Chevrillon, Le Kemmel. La sixième compagnie était un petit récipient de la vingt-septième division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la sixième compagnie cent fois et cent fois. Et cent fois on est allé la vider sous la meule » (1). Cette issue fatale faillit être le lot de Giono lui-même fin avril 1918, au sud d'Ypres, plus exactement au Mont Kemmel. Plus d'un demi-million de vies humaines avaient déjà été broyées et jetées dans la boue de Flandre - Occidentale, et l'on se trouvait toujours à peu près sur la même ligne qu'au début, en octobre 1914.

L'évidente absurdité de ce gâchis de jeunes vies explique pour une part la fascination qu'exerce toujours la première guerre mondiale. Le sculpteur allemand Käthe Kollwitz, qui perdit en Flandre un fils de dix-sept ans, citait avec amertume Goethe : « Le grain destiné aux semences ne peut être moulu ». L'énormité des pertes et l'exiguïté du théâtre d'opérations conféraient au carnage compacité et presque organisation. Le champ de bataille se muait en abattoir où l'on menait des troupeaux de moutons dociles. Le front dans le *Westhoek* (région qui rassemble grosso modo les arrondissements de Dixmude, d'Ypres et de Furnes) était un mouchoir de poche: certes il était long et sinueux, constituant la partie supérieure d'un front linéaire de plus de 800 kilomètres, courant de la mer du Nord à la frontière suisse, mais on pouvait littéralement l'embrasser du regard. De la moindre éminence et/ou à quelque distance, l'œil le parcourait en entier. Et pourtant, c'était l'enfer.

Le 10 novembre 1917, lorsque, après très exactement cent jours de combat dans le marais le plus vaste et le plus dangereux jamais créé de main d'homme (par la fameuse Troisième Bataille d'Ypres), les troupes canadiennes eurent progressé d'Ypres à Passendale (à l'époque Passchendaele), les hommes se retournèrent pour regarder le champ de bataille du haut de la butte de boue conquise. De l'autre côté, par-delà les ruines d'Ypres, ils voyaient se dessiner les monts de Flandre à la frontière française. Sur les pentes obliques du Mont Rouge et du Mont des



La Garde civique se prépare à défendre Bruxelles, probablement sur la ligne Quartier Léopold-Schaerbeek (Photo Musée royal de l'armée, Bruxelles).

Cats, le bétail paissait dans le soleil d'automne et les fermiers préparaient leurs champs pour l'hiver. Jamais, sur aucun champ de bataille, l'armée anglaise n'avait perdu tant d'hommes au mètre carré, et pourtant, au bord même de la folie furieuse, la vie continuait imperturbable et indifférente. Aucune guerre n'a connu depuis ce confinement, même pas un conflit local.

«Ici on ne passera pas»

L'enfer où tout se joua présentait bien des visages: on veilla à varier le bain de sang. Plus qu'à briser l'ennui, on cherchait des alternatives à l'immobile empoignade des deux armées enterrées. Au début de la guerre, on avait encore pu croire qu'une armée suffisamment forte en hommes et en armement, pourrait faire la décision dans une guerre de mouvement sans merci. C'est ainsi que les choses s'étaient passées en 1870. La guerre serait acharnée mais brève. La progression de l'envahisseur allemand à travers la Belgique et le Nord de la France se déroula à peu près au rythme prévu au cours du mois d'août, mais les batailles de la Marne et de l'Aisne montrèrent que même un agresseur deux fois «plus puissant» ne pouvait battre définitivement qui défendait sa terre. Les Allemands furent stoppés sur la Marne; quant aux contre-attaques françaises et anglaises, elles se brisèrent sur la ligne de défense que les Allemands s'étaient hâtés d'établir sur l'Aisne. Au sud-est, on se heurtait à une ceinture de forts français réputée imprenable. C'est ainsi que le paroxysme du conflit se déplaça vers la Belgique, dans ce lambeau de Flandre-Occidentale compris entre la mer du Nord et Armentières, à la frontière belge. Aussi la guerre de mouvement s'arrêta-t-elle entre la mi-octobre et la fin novembre 1914, pour prendre dorénavant l'apparence d'un gigantesque siège médiéval (mutuel).

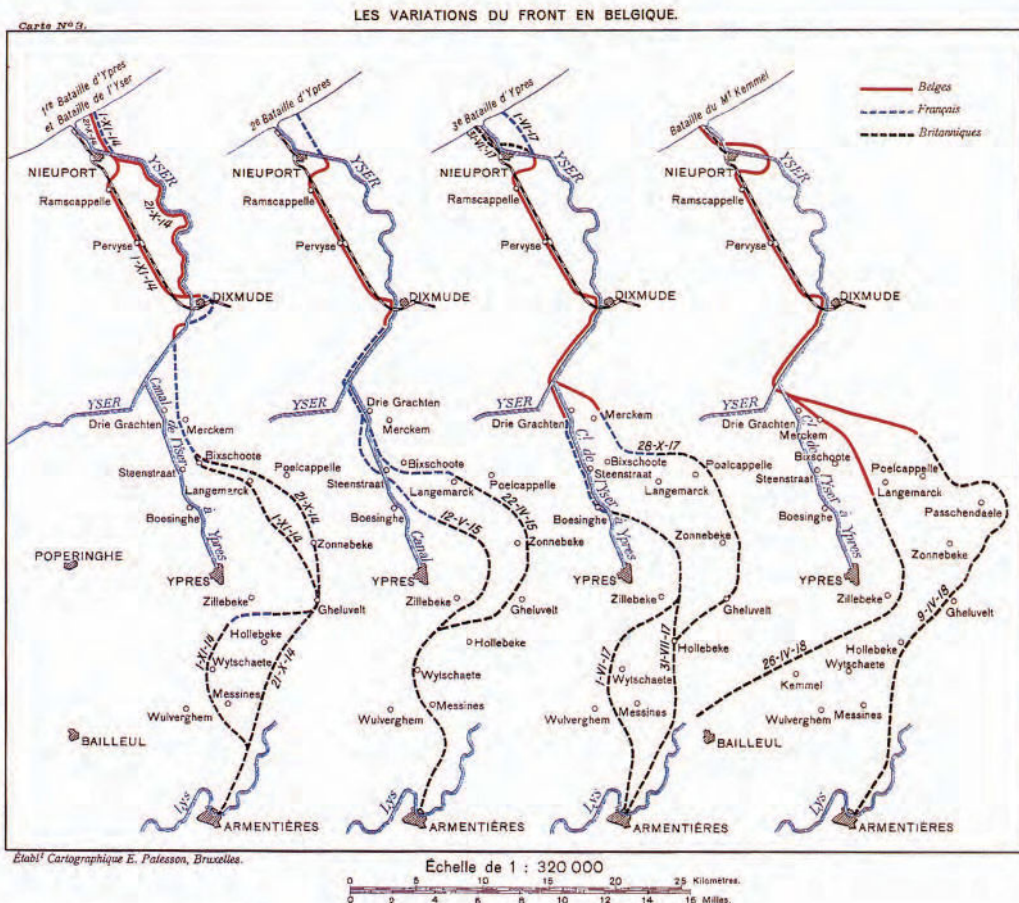
Cette apparence était trompeuse. Au *Westhoek*, ce qui restait de médiéval disparut en 1914. Dans la partie nord, de Nieuport au canal d'Ypres à l'Yser, une armée allemande plus puissante fut arrêtée entre le 27 et le 29 octobre 1914 par l'inondation stratégique des polders.



Les tirailleurs sénégalais défilant devant le roi Albert 1^{er} (1875-1934) à Ixelles (Flandre-Occidentale), fin octobre 1914. Derrière le roi se trouve le général français Grossetti (Photo Musée royal de l'armée, Bruxelles).

La technique avait déjà maintes fois été utilisée avec succès en Flandre et démontrerait probablement pour la dernière fois son utilité au cours de la première guerre mondiale. Le manque de réserves du côté allemand et le souci du roi de Belgique Albert 1^{er} d'éviter une grande confrontation et une hécatombe firent que cette manœuvre de défense quelque peu anachronique non seulement réussit mais serait maintenue pendant tout le cours de la guerre. Pour l'armée belge, continuellement assistée sur son flanc par des unités françaises, parmi lesquelles en 1914 surtout des Fusiliers marins et des Sénégalais, ce fut un front relativement paisible mais comportant également de grands désagréments. La moitié de toutes ses pertes fut le fait de la maladie. Sur les parties du front occidental moins soumises à l'humidité, cette proportion tombait à un sixième.

Fin 1914, sur le secteur méridional du front, un vestige du temps passé se perdit également pour toujours. L'avancée allemande en direction d'Ypres, la dernière tentative de forcer la ligne et de maintenir la guerre de mouvement, fut stoppée par la persévérance entêtée d'unités françaises et anglaises. «Ici on ne passera pas.» Tenir bon devant Ypres était une affaire d'honneur avant d'être un enjeu stratégique. Des milliers de morts tombèrent au champ d'honneur, où le sens du devoir régnait peut-être pour la dernière fois. Aux cimetières, les noms aristocratiques d'anciens élèves d'Eton, Sandhurst ou École Supérieure sont suffisamment éloquentes. Après la bataille (La Première Bataille d'Ypres, du 23 octobre au 22 novembre 1914), la petite armée de métier britannique avait pratiquement disparu. La petite ville médiévale d'Ypres, ceinte des murailles de Vauban, une belle au bois dormant assoupie au sortir d'un riche passé médiéval, n'était plus que ruines fumantes où survivait tant bien que mal un quart de la population. Là où habitaient naguère les fuyards, on aménagea des nécropoles, remplies à une cadence industrielle.



Musée royal de l'armée, Bruxelles.

Une guerre industrielle

Si le courage, l'honneur et les monceaux de cadavres pouvaient encore suffire à défendre une position, seuls des moyens industriels semblaient de nature à sortir de cet affrontement sans avancée ni vainqueur. Le souci des militaires était désormais de trouver un moyen de percer les lignes ennemies. Le 22 avril 1915, on utilisa pour la première fois de l'histoire des gaz asphyxiants. Le concepteur de cette arme allemande était le chimiste allemand Dr. Haber que cela n'empêcha pas de recevoir en 1918 le prix Nobel de chimie. Ses premiers cobayes à Ypres furent des troupes coloniales d'Algérie et des «pépères», des territoriaux plus âgés originaires de Bretagne et de Normandie. Dès le 12 juillet 1917, le front d'Ypres pourrait recevoir à son tour ses tout premiers obus de gaz moutarde. Depuis, ce gaz inodore et incolore mais tellement corrosif a reçu le nom d'ypérite. Ce n'est pas pour rien que dans l'immeuble de l'organisation internationale de lutte contre les armes chimiques à La Haye, la grande salle emprunte son nom à Ypres.



Ypres, le 28 avril 1915: les derniers réfugiés quittent la ville. Des milliers de civils furent le front. Un grand nombre chercha refuge en France. Photo parue dans Maurice et Robert Antony, «Ooggetuigen» (Témoins oculaires), Ostende, 1998.

Le gaz ne fut que l'une des nombreuses armes essayées. Le lance-flammes (inauguré lui aussi à Ypres, le 30 juillet 1915), le tank, le creusement de mines sous les positions ennemies (utilisé avec le plus de succès dans la prise des hauteurs de Messines, le 7 juin 1917), l'augmentation de la puissance de feu de l'artillerie, les bombardements aériens et même des formes embryonnaires de guerre biologique (distribution d'eau polluée ou diffusion de maladies par rats interposés, pour lesquelles on dispose de plus d'accusations que de preuves solides) en étaient d'autres.

Le matériel de guerre était dorénavant conçu et produit à l'échelle industrielle mais la conduite de la guerre ne changeait en rien. Le commandement continuait à ne jurer que par ses stratégies anciennes, et n'avait guère tiré de leçons de la première année. On recourut donc à des assauts massifs, successivement du côté allemand, britannique et français, tant à Ypres que sur les autres fronts. En 1915, ce fut le cas des Français au Chemin des Dames, des Anglais à Loos et des Allemands à Ypres, en 1916 les Allemands à Verdun et les Anglais à la Somme, en 1917 à nouveau les Français au Chemin des Dames et les Anglais à Ypres. En 1918 enfin, les Allemands remirent cela, après le traité de Brest-Litovsk avec la Russie, leurs divisions du front de l'est étant devenues disponibles, et, avant la venue des Américains, tant sur la Somme (mars 1918) qu'en Flandre (avril 1918). Ces attaques échouèrent toutes. Elles allaient toutes de pair avec l'engagement d'un nombre gigantesque d'hommes, et étaient très coûteuses en vies humaines. Le commandement n'en était pas autrement choqué, considérant qu'on ne pouvait imaginer meilleur adage que l'ancien «la victoire c'est la volonté.»

«I died in Hell (They called it Passchendaele)» (Siegfried Sassoon)

Tout autre était la rhétorique. Chaque fois qu'on élaborait un plan et qu'on le présentait et/ou qu'on le défendait face à d'éventuels adversaires politiques, on mettait en avant



Des soldats australiens dans le domaine de «Chateau Wood» pendant la Troisième Bataille d'Ypres, 1917. Aujourd'hui, ce domaine abrite le parc d'attractions «Bellewaerde», «Imperial War Museum», Londres.

d'importants objectifs stratégiques. Mais quand ceux-ci n'étaient pas atteints sur le champ de bataille, on se prévalait d'avoir infligé un affaiblissement irréparable à l'ennemi, même si dans la réalité on ne pouvait guère s'en assurer.

C'est avec un scénario de ce genre qu'on livra au cours de l'été 1917 la Troisième Bataille d'Ypres. Dans une attaque massive qui avait pour but de percer jusqu'aux ports d'Ostende et de Zeebruges, les alliés perdirent (morts, blessés et disparus confondus) presque un demi-million d'hommes pour un gain en terrain (100 jours plus tard) de 8 kilomètres tout au plus, sans intérêt stratégique notable. Le point extrême de l'avancée fut le petit village de Passendale dont le nom a depuis fait le tour du monde, tout comme celui du général anglais qui commanda l'attaque, Sir Douglas Haig, bien souvent appelé «Butcher» Haig après Passendale. L'échec de l'offensive britannique en Flandre exigeait qu'on lui trouvât un responsable. Un gouvernement civil peut-il être tenu responsable des erreurs commises par son commandement militaire? Dans les discussions que suscite Passendale jusqu'à nos jours, le point de vue des scientifiques (?) oscille entre un Haig imbécile, prétentieux et incompetent et un Haig, pieds et poings liés, tenu d'exécuter servilement les ordres reçus du *War Cabinet* de Londres. Mais les points de vue extrêmes n'ont guère de valeur, les autorités militaire et politique vont toujours la main dans la main, et s'il arrive que l'une déraile, c'est à l'autre qu'il revient d'intervenir. C'est sur ce dernier point qu'on a péché. Le Premier ministre britannique David Lloyd George aurait dû intervenir



Une «gueule cassée» ...

lorsqu'après dix jours de campagne il était manifeste qu'on n'atteindrait pas les objectifs stratégiques, et que l'argument qu'«on avait infligé des pertes irréparables à l'ennemi» valait tout autant pour les propres troupes. Après Passendale, le dynamisme de beaucoup d'unités britanniques fut brisé pour de bon, et l'unique loi de la guerre s'imposa à l'esprit de tous. Une guerre totale de cette ampleur était une guerre d'épuisement qui ne pourrait être «gagnée» que par celui qui pouvait continuer à engager les moyens les plus importants. L'arrivée des Américains et l'isolement croissant de l'Allemagne ont finalement fait pencher la balance en faveur des Alliés.

Au bout du compte, cela donnait raison à Haig: infliger des pertes à l'ennemi était la seule entreprise sensée, mais la façon de le faire était totalement inacceptable. Elle se serait du reste également révélée néfaste du point de vue militaire si l'aide américaine n'était pas intervenue.

Trompé

Mais comment un soldat du champ de bataille pouvait-il continuer à supporter ce carnage incessant? A l'exception de l'armée française, après l'échec de l'offensive du général Nivelles au Chemin des Dames au printemps 1917, il n'y a jamais eu de protestation collective contre la manière de mener la guerre. La discipline militaire –avec sa propre «culture d'entreprise» - dont l'ultime sanction à l'égard du poilu était de fusiller ses propres troupes pour lâcheté ou désertion, ne tolérait ni contradiction ni participation. Mais cela n'explique naturellement pas l'enthousiasme initial, à travers toute l'Europe, de centaines de milliers d'hommes à se

lancer dans la guerre. Chacun voulait se dépêcher d'en être avant qu'il n'en ait plus la chance. Mais comme la guerre n'était pas terminée pour le premier Noël et comme il devenait évident que la vie au front était effrayante et la lutte sans issue, la désillusion et l'amertume remplacèrent le patriotisme cocardier et l'esprit de sacrifice des premiers jours. Le nationalisme et la responsabilité individuelle au sein d'une collectivité strictement hiérarchisée caractérisaient les nations européennes de l'époque. Dans l'éducation, on traduisait ces valeurs en amour de la patrie et en sens du devoir. Et pour qui était moins disposé à marcher, il y avait naturellement la rigueur du contrôle social.

Jean Giono était l'un de ces réticents à oser, vingt ans après son retour, analyser son propre comportement (dans *Refus d'obéissance*), en guise de mise en garde contre une nouvelle menace de guerre: «Je n'ai pas honte, mais, à bien considérer ce que je faisais, c'était une lâcheté. J'avais l'air d'accepter. Je n'avais pas le courage de dire: «Je ne pars pas à l'attaque.» Je n'ai pas eu le courage de désertier. Je n'ai qu'une seule excuse: c'est que j'étais jeune. Je ne suis pas un lâche. J'ai été trompé par ma jeunesse et j'ai été également trompé par ceux qui savaient que j'étais jeune. Ils étaient très exactement renseignés. Ils savaient que j'avais vingt ans. C'était inscrit sur leurs registres. C'étaient des hommes, eux, vieillis, connaissant la vie et les roublardises, et sachant parfaitement bien ce qu'il faut dire aux jeunes hommes de vingt ans pour leur faire accepter la saignée. Il y avait là des professeurs, tous les professeurs que j'avais eus depuis la classe de 6^e, des magistrats de la République, des ministres, le président qui signa les affiches, enfin tous ceux qui avaient un intérêt quelconque à se servir du sang des enfants de vingt ans. Il y avait aussi – je les oubliais mais ils sont très importants – les écrivains qui exaltaient l'héroïsme, l'égoïsme, la fierté, la dureté, l'honneur, le sport, l'orgueil» (2).

Quatre-vingts années plus tard, les temps semblent bien changés. «Pourquoi ma fille de treize ans, mon fils de seize ans auraient-ils encore de l'intérêt pour la «Grande Guerre»?», me demandent des gens aujourd'hui dans le nouveau Musée *In Flanders Fields* d'Ypres. Il leur est encore souvent arrivé d'entendre dans leur enfance les récits qu'on colportait dans la famille. Peut-être est-il bon qu'après toutes ces années nous transmettions à nouveau ces récits aux jeunes qui ont maintenant treize ou seize ans, afin de les armer pour leurs vingt ans.

PIET CHIELENS

Coordonnateur du Musée «*In Flanders Fields*» d'Ypres.

Adresse: Grote Markt 34, B-8900 Ieper.

Traduit du néerlandais par Jacques Fermant.

Notes:

(1) JEAN GIONO, «Je ne peux pas oublier», dans *Refus d'obéissance*, paru dans la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1989.

(2) Ibidem.